

La voix des femmes compte aussi

NEUCHÂTEL/LA CHAUX-DE-FONDS Le Festival du Sud débarque sur les écrans avec 17 films du monde entier. Ouverture ce mardi, avec la projection de «Drop of Sun», un long-métrage d'Elene Naveriani.

PAR DOMINIQUE.BOSSHARD@ARCINFO.CH

Le corps d'une femme repêchée dans la rivière se balance sous le bras d'une grue. La scène clôt «Drop of Sun», et elle est d'une force rare. A l'image du film tout entier, présenté ce soir à La Chaux-de-fonds en ouverture du Festival du Sud.

Premier long-métrage d'Elene Naveriani, «Drop of Sun» arpente les recoins glauques de Tbilissi sur les pas d'une prostituée nommée April, et d'un jeune clandestin nigérian, dont l'exil s'est fracassé dans un abattoir alors qu'il visait la Géorgie... aux Etats-Unis. Il met en scène les rencontres furtives de ces deux solitudes rejetées dans la marge, avec une grande économie de dialogues valorisant les regards et les lieux... qui en disent beaucoup. Installée en Suisse depuis sept ans, Elene Naveriani nous parle de ce film âpre comme la réalité de son pays d'origine. Et beau comme un poème tragique magnifié par l'usage du noir et blanc.



“Le noir et blanc permettait de rendre le sujet plus atemporel.”

ELENE NAVERIANI
RÉALISATRICE

Quel a été le point de départ de ce premier long-métrage?

Plusieurs choses m'ont motivée. Quand je suis retournée à Tbilissi en 2014, j'ai constaté beaucoup de changements. L'urbanisme, par exemple, était différent. J'ai remarqué beaucoup de choses auxquelles je n'avais pas été sensible auparavant. Telle la présence de différentes ethnies dans ce pays. Cela me parle sur un plan plus personnel aussi, puisque j'y suis allé avec mon compagnon, qui a des racines africaines.

Vous avez choisi de tourner en noir et blanc. Pourquoi raison?

Là encore, elles sont multiples. Avec ma cheffe opératrice, nous avons beaucoup réfléchi à la façon dont nous allions parler de ce sujet. Le noir et blanc est en accord avec le concept du film: que se passe-t-il quand deux destinées, deux couleurs différentes, se rencontrent et se re-



April (Khatia Nozadze), emprisonnée dans un quotidien sans grande perspective d'avenir. SP

trouvent ensemble dans un même espace? Le noir et blanc permet aussi de créer une distance et de rendre le sujet plus atemporel. Ce n'est pas la couleur qui définit la ville, mais l'histoire, et je voulais la raconter de façon assez brute. J'ai traité cette réalité comme un conte, et le noir et blanc dit clairement que c'est une fiction.

Vous avez travaillé avec des acteurs non professionnels. Étaient-ils plus proches de cette réalité?

Il a fallu du temps pour faire le casting, nous avons vu beaucoup de gens. Mais il était important de travailler avec ces non-professionnels, car ils connaissent plus de choses que moi ou que l'équipe. Nous avons vraiment travaillé ensemble pour donner le plus de chair possible au film. J'ai fait une fiction plutôt qu'un documentaire, car ce choix m'accordait plus de pouvoir; il me permettait de montrer des choses qui n'étaient pas visibles. La violence domestique subie par les femmes en Géorgie, par exemple.

Un phénomène d'une grande ampleur dans ce pays?

C'est une société assez conservatrice, les femmes ont toujours été opprimées, reléguées à la 2e ou 3e place. Les violences domestiques sont assez fréquentes. On en parle davantage depuis ces cinq dernières années, mais ça reste un sujet auquel l'Etat ne s'intéresse pas vraiment. Les travailleuses du

sexe sont, elles aussi, menacées par cette violence au quotidien.

Pourtant, vous n'abordez pas frontalement cette violence et vous ne montrez pas de scène de sexe, une passe exceptée...

Je voulais éviter le sensationnalisme. Avec les acteurs, nous avons vraiment essayé de

créer quelque chose d'humain. Ce qui nous importait, c'était la relation entre ces deux personnes.

Vous avez étudié la peinture à Tbilissi, puis le cinéma à la Haute Ecole d'art et de design, à Genève. Pourquoi avez-vous bifurqué?

Je me sentais plus proche du cinéma que de la peinture. Pour ce film, je peux citer le cinéaste afro-américain Charles Burnett comme référence. J'aime bien sa façon de travailler avec des non-professionnels et de traiter certains sujets marginaux. Il y a beaucoup de références visuelles et sonores à son travail dans mon film.

«DROP OF SUN» La Chaux-de-Fonds, Scala, ma 20 mars à 20h15; Neuchâtel, Rex, lu 26 mars à 12h15.

Le tour du monde en huit jours

Certains travaillent dans des pays où l'industrie du cinéma est peu développée, d'autres jouissent d'une visibilité restreinte sur les écrans du monde. C'est à ces créateurs qui, tous, parlent de thématiques fortement ancrées dans les réalités de leur pays, que le Festival du Sud est dédié.

Dans ce concert de voix peu entendues, celles des femmes ne sont pas en reste, puisque six réalisatrices sont à l'affiche de cette édition un peu plus fournie que les précédentes. Dans ce lot, «I Am Not A Witch», premier long-métrage de la jeune cinéaste zambienne Rungano Nyoni, pointe le sort réservé à une fillette accusée d'être une sorcière. «L'Afrique subsaharienne produit peu de films; en outre, ils sont peu distribués», précise Raphaël Chevalley, coprogrammateur de la manifestation.

Tout aussi fascinant à ses yeux, le documentaire de Rahul Jain, «Machines», nous plonge dans une usine de tissus en Inde, où les conditions de travail sont proprement inhumai-

nes. «Pire que ce que Chaplin dénonce dans 'Les temps modernes'», commente Raphaël Chevalley. Grand Prix du jury au festival de Sundance en 2017 et nommé aux Césars 2018, «Le Caire confidentiel», de Tarik Saleh, se profile incontestablement comme l'un des points forts de la semaine. «Ce long-métrage est un régal pour les cinéphiles, car il réactualise le film noir. Mais il témoigne aussi d'une conscience politique aiguisée.» Enfin, plusieurs films illustreront parfaitement la thématique «Racisme d'hier et d'aujourd'hui» proposée par le Forum tous différents tous égaux dans le cadre de la Semaine contre le racisme. C'est le cas de «Zama», une fiction de Lucrecia Martel qui opère un retour «déboussolant» dans l'Argentine coloniale du 18e siècle. Ou de «Human Flow», une immersion de l'artiste chinois Ai Weiwei dans la détresse des millions de réfugiés sillonnant actuellement le monde.

REPÈRES

→ **Le Festival du Sud** Du 20 au 27 mars aux cinémas Scala et ABC à La Chaux-de-Fonds, au cinéma Rex à Neuchâtel. Du 23 au 25 mars à Delémont.

www.passioncinema.ch
→ **A l'affiche** 17 films (8 à Delémont) projetés en V.O. sous-titrés.

→ **Invités** Les cinéastes Elene Naveriani, Karim Sayad, Anup Singh et Germinal Roaux.

→ **A boire et à manger** Spécialités culinaires proposées sur place par l'Association Machu Picchu.

LA CRITIQUE DU... «REQUIEM» DE VERDI

Une messe des morts opératique où prime l'émotion

Lors de la création de sa messe en mai 1874 dans l'église San Marco à Milan, Verdi dirigea lui-même un ensemble de deux cents choristes et de cent musiciens. Dimanche dernier, au temple du Bas à Neuchâtel, c'est Romain Mayor qui a conduit un effectif à peine moindre, composé de la Société chorale de Neuchâtel, du Chant sacré de Genève, de l'Ensemble symphonique Neuchâtel et de quatre solistes. De telles ressources sont

nécessaires pour rendre compte de la puissance dramatique de l'œuvre. Sur ce plan, le Dies Irae et le Libera me final ont fait forte impression, l'un chargé de la terreur qu'inspire la mort et l'autre extirpant une âme de ses oripeaux charnels à travers un dialogue cœur-soprano où Brigitte Hool affirme ses droits d'un si bémol aigu autoritaire. La liturgie est ici interprétée dans un sens libérateur, puisque ce Requiem aux airs d'opéra rend hommage à l'un des pionniers du Risorgimento, le grand poète Manzoni. Les multiples variations de ton, de rythme et d'intensité traduisent les soubresauts de l'histoire contemporaine italienne.

Ce sont les trompettes qui sonnent le rappel à l'unité, une première fois naturellement dans le Tuba mirum puis pour lancer la fugue du Sanctus. La prophétie du Jugement est délivrée par la mezzo Ahlima Mhamdi dans un Liber scriptus d'une beauté toute hiératique. Devant la menace, le ténor lyrique Seung Jick Kim implore le pardon en des stances claires sans larmoiement superflu. Une belle énergie circule parmi tous les interprètes, transmise dès les attaques réussies du double chœur, dont les voix profondes communiquent au public des émotions telluriques. **DIDIER DELACROIX**